

pour y mettre une note d'art authentique. Mais quand un curé ravage un ensemble humble et pur pour le tape-à-l'œil, il trouve de l'argent, il provoque chez les paroissiens un beau mouvement d'orgueil et on le nomme à un poste plus important où il recommence sur une plus grande échelle.

Ne nous faisons pas d'illusions...

Mais, précisément, telle est l'étendue du mal qu'il faut tout faire pour une réaction du sens chrétien, — purement et simplement de l'esprit.

Les anciens monuments dans la civilisation nouvelle

La défense — et l'illustration — des anciens monuments est, on le sait, une des causes qui nous tiennent le plus à cœur. Un homme mène pour elle le plus généreux combat. Et il nous faut être envers lui réticents. Rien de plus pénible.

M. Achille Carlier a vraiment donné sa vie pour les vieux monuments français¹. Enthousiasmé dès sa prime jeunesse par le livre de Rodin, *Les Cathédrales de France*, révolté des traitements stupides qu'on inflige aux édifices anciens depuis Viollet-le-Duc², il résolut de les sauver, et pour cela de devenir un architecte et un archéologue dont tout le monde fût forcé de reconnaître la compétence. Il s'équipa, d'une façon exceptionnelle, de toutes les connaissances, de tous les diplômes (y compris celui de premier Grand Prix de Rome d'architecture), de toute la documentation qui pouvaient le mettre à même de servir. Durant vingt ans, il cacha son jeu. Bien entendu, lorsqu'il fut entré dans le service des Monuments historiques, afin, comme il dit, « d'observer les choses par le dedans des rouages administratifs », il eut bientôt maille à partir avec les grands responsables du service (il y a douze ans de cela) au sujet de travaux qu'il jugeait inutiles et dangereux pour l'intégrité d'édifices dont il était chargé. Sorti avec éclat de cette administration, il la harcela sans répit de 1937 à 1940, en publiant sa revue, *Les Pierres de France*, où il mani-

1. Cf. *L'Art Sacré*, septembre 1937.

2. Cf. *L'Art Sacré*, 1947, n° 10, pp. 268-269; 1948, n° 3-4, pl. II et III, pp. 71-73; n° 5-6, pl. II.

festait, au moyen de photographies, les fautes des restaurateurs. Dès 1929, il avait terminé un grand ouvrage dont la présente note emprunte le titre et qu'il a publié, revu et complété, en 1946 : quelque 1450 pages, grand in-4°, en quatre volumes (aux « Pierres de France », 55, rue de Varenne, Paris-7°).

Avouons que cet immense ouvrage nous déçoit.

Le tome I veut prouver cette thèse fort juste : les anciens monuments sont les témoins d'une « mentalité » qui n'est plus la nôtre. Nous avons à les déchiffrer, à apprendre d'eux, humblement. Ce que nous en comprenons suffit à nous faire entrevoir d'étonnantes supériorités sur nous et ils gardent une grande part de mystère. Nous sommes des outrecuidants odieux si nous prétendons les comprendre comme leurs créateurs eux-mêmes, de telle sorte que nous nous permettions de les refaire. La conclusion de ces prémisses nous paraît être qu'une *extrême discrétion* s'impose quand on y touche, cette discrétion dont manquent beaucoup des hommes qui ont la responsabilité de les conserver. M. Carlier va jusqu'à dire, et c'est sur cette base étroite qu'il a engagé farouchement toute sa vie, nouveau stylite, que la seule intervention qu'on puisse se permettre est d'assurer leur conservation matérielle dans l'état où ils sont.

De plus, l'exposé des motifs, qui serait très fort s'il ne sortait pas de l'expérience, est gâté de considérations pseudo-philosophiques. M. Carlier devrait prendre son parti de n'avoir pas la tête métaphysicienne et approfondir, en elles-mêmes, par une analyse serrée, ses observations, au lieu de les systématiser *automatiquement*; elles seraient souvent intéressantes, telles ses remarques sur l'inquiétude moderne et la sérénité ancienne, sur le bienfait de l'influence que nous recevons, à notre insu même, des anciens monuments, sur la qualité expressive du travail d'autrefois, sur la sottise d'une certaine dévotion à la « patine du temps » (il y aurait là aussi des distinctions à faire), alors que l'effet tient à des qualités *essentielles*, etc.

Le tome II est un tableau d'ensemble des fautes commises par notre époque. Il est le plus profitable, quoique l'esprit absolu de l'auteur l'y fasse aussi tomber, croyons-nous, en certains excès. Il a bien raison de dire que la copie est impossible, en architecture, les monuments anciens étant subtilement « modelés » en toutes leurs parties, pleins d'irrégularités, elles-mêmes subtiles, jeux exquis de la volonté, de l'instinct et du hasard; impossible également en sculpture, peinture, vitrail... « Remplacer, dit-il, c'est faillir à la conservation. L'objet de la conservation doit être *la matière* même des œuvres, c'est-à-dire leur authenticité. » *A fortiori*, impossible est la reconstitution. Il est fâcheux que, ne percevant dans les œuvres anciennes, et confusément, que les

qualités ineffables de sensibilité, M. Carlier nie les systèmes de proportions, de nombres, — ou prétend qu'on ne puisse les retrouver, — comme par crainte que leur rigueur encourage les restaurateurs dans leur esprit de géométrie et dans leurs reconstitutions arbitraires, mais c'est méconnaître tout un aspect essentiel de l'architecture ancienne³. On ne saurait trop, en revanche, recommander les chapitres sur les causes des fautes de notre époque (ignorance, témérité, orgueil et respect humain, malveillance contre les choses de l'ancien régime, de la religion; intérêts particuliers : ici tout un paragraphe sur le clergé, fort impressionnant, mais comportant quelques méprises⁴; indifférence générale; lâcheté des artistes contemporains, qui sont sensibles au mal, et qui néanmoins laissent faire⁵; sur les principaux coupables, de Viollet-le-Duc à... Barrès; sur l'immensité des pertes, cet « inimaginable trésor dilapidé » (vandalisme pur et simple, reconstitutions, restaurations)⁶. Bien entendu, il y aurait, dans le détail, beaucoup de points à discuter, mais, dans son ensemble, cette partie est terriblement solide, et nous espérons ne pas nous tromper en croyant que, de plus en plus, les architectes des Monuments historiques, particulièrement les jeunes, pensent en cette matière comme M. Carlier.

Le tome III, *Les Obligations de la Civilisation nouvelle*, est d'autant plus irritant qu'il devrait être la partie positive. De fait, il apporte bien, sur des points de détail, des indications techniques qui ont leur intérêt, comme on peut les attendre d'un homme qui a l'expérience de ces choses, mais elles ne constituent pas le traité complet dont on aurait besoin, elles sont noyées dans une masse de développements et dans les redites de tout ce que l'auteur nous a déjà répété cent fois au cours des volumes précédents. M. Carlier formule deux lois : *Intervention minima*, *Abstention maxima*, auxquelles l'expérience nous ferait volontiers souscrire, d'abord par *tutiorisme*, et puis par la considéra-

3. Cf. *L'Art Sacré*, 1948, n° 1-2, « Leçons actuelles des arts anciens ».

4. Par exemple, le curé de Fécamp, dont parle Victor Hugo, a eu tort de démolir le jubé de l'abbatiale, mais ce n'était certainement pas pour se faire admirer à l'autel; c'était en vertu du souci élémentaire de faire participer les fidèles à la messe; bien des confusions et des incompréhensions au sujet des fameux vitraux de Notre-Dame... L'art ancien étant le dieu auquel M. Carlier voue un culte idolâtrique, il n'admettra jamais la moindre des retouches qui peuvent être nécessaires dans les églises du fait qu'elles sont les lieux du culte vivant du Dieu Vivant. Le problème est très difficile, mais M. Carlier le récuse.

5. Ici, M. Carlier n'apporte aucun exemple, et c'est, croyons-nous, que les artistes sont parfaitement impuissants à se faire entendre. Quand ils essaient d'intervenir, on écarte ces gêneurs.

6. Cf. *L'Art Sacré*, 1948, n° 3-4, sur les églises parisiennes.

tion des circonstances actuelles : il faut bien le dire, hélas! dans la plupart des cas, les apports modernes ont été déplorables, *continuent à l'être*, et les ruines sont telles et si maigres les crédits qu'il faut consacrer ceux-ci à simplement sauver tout ce qu'on peut sauver. Mais M. Carlier ne donne pas ses deux règles comme des indications générales qui souffrent des exceptions, ou comme adaptées à l'époque actuelle : il les veut métaphysiquement absolues. Or, nous l'avons dit de façon équivalente, ses conclusions nous paraissent procéder d'un parti pris étroit, d'une sorte d'idée fixe.

Le cas des vitraux de Notre-Dame de Paris est typique⁷ : l'atmosphère de cette église incomparable est si odieusement dénaturée par les vitraux du XIX^e siècle que, si l'on en avait les ressources, il faudrait les remplacer tous par des verrières rendant au monument une lumière vivante et paisible; nous redoutons une telle *intervention*, mais *si elle était confiée à de véritables créateurs*, nous la souhaiterions; malgré toutes les critiques qu'il y avait lieu de faire aux vitraux que l'on avait posés avant la guerre dans les fenêtres hautes de la nef, nous ne comprenons pas comment on pouvait leur préférer les infâmes grisailles qu'ils remplaçaient. Si les temps n'étaient pas ceux de la misère, nous ferions campagne pour que l'on remplaçât également les vitraux du chœur, dont l'effet est encore plus désastreux. Nous répétons l'expression de notre regret de ce que l'on n'ait pas essayé de voir en temps utile ce que Rouault aurait pu faire à Bourges, où la lumière blanche est si gênante auprès du prodigieux ensemble de l'abside (mais il n'y fallait nul de moindre que Rouault). Et, dans le cas de Rouen, que pensez-vous? Faut-il laisser béante la plaie que la guerre a ouverte au flanc de la cathédrale? *Abstention maxima*, répond sans doute M. Carlier; consolidons seulement la ruine. Eh bien! non, fermons le trou, par copie aussi exacte que possible. Il est bien entendu qu'une copie n'est pas l'original, mais ce morceau-là peut se refaire, il est nécessaire à l'intégrité essentielle du monument. En revanche, refaire les flèches de Saint-Lô est une impossibilité. On doit juger de chaque cas *selon les possibilités*, y compris celles d'une création, lorsque cette dernière, loin de déparer l'édifice, le sert évidemment. Le risque est énorme. Il faut une modestie rare; il faut un *discernement* complexe, et notamment celui qui est le moins commun : le discernement des vraies valeurs contemporaines.

Le tome IV est un *Essai d'initiation aux anciens Monuments*. Pourquoi finir par où l'on imaginerait qu'il fallût commencer? Parce qu'on devait d'abord établir l'*essentiel* : « la nécessité mo-

7. Cf. *L'Art Sacré*, février 1939, pp. 49-53.

rale irréductible » d'assurer la conservation, — rien que la conservation! Maintenant, on peut tâcher de pénétrer les secrets des vieux édifices. C'est ici que l'on éprouve la plus grande déception. Il y a quelques indications intéressantes — quoique, elles aussi, systématisées par l'effet d'obsessions — sur les conditions nécessaires à l'étude, d'autres notations touchantes sur le bonheur que procure la vie d'amitié avec les anciens monuments, mais quant aux valeurs anciennes que l'initiation doit faire saisir et qui causent ce bonheur, nous ne trouvons que quelques suggestions éparses, gâtées par un anti-intellectualisme fort opposé à la mentalité ancienne⁸. Des remarques certaines sont présentées au conditionnel⁹, alors que M. Carlier est si violemment tranchant quand il expose l'idée à laquelle il ramène tout (ne pas intervenir) et pas une analyse plastique n'est poussée au-delà de l'impression confuse.

Le simplisme de M. Carlier fait impression sur bien des amoureux de nos anciens monuments, consternés des libertés sacrilèges que l'on prend avec eux. Mais une réaction ne vaut ni par l'évidence et la gravité du mal, ni par sa propre violence et sa bonne foi. Nous la voulons juste et efficace. Nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à M. Carlier son « intransigeance ». Nous lui reprochons d'être intransigeant selon un système qui ne tient pas compte d'aspects essentiels de la réalité en cause, et aussi de l'être en manifestant à des personnes (dont plusieurs méritent, sans aucun doute, le respect qu'on leur porte) la haine qu'il a pour certaines idées et pratiques. Ses procédés polémiques sont tels qu'ils compromettent les meilleures causes. Encore leurs excès nous paraissent-ils moins déplorables que l'impossibilité où est son esprit de s'ouvrir à la complexité des choses⁹.

Les autres temps ont-ils connu au même degré que le nôtre cette disgrâce? Les meilleures causes (et les plus désespérées) ne rencontrent guère de champions que fanatiques, faits non seulement pour les compromettre dans les opérations tactiques, mais pour mal les concevoir en leur nature elle-même! Il n'y suffirait pas de la passion et du courage, il y faudrait un *discernement*.

Hélas! le discernement risque, en ce qui concerne les monuments anciens, d'être bientôt assez vain. Il ne s'agit plus guère de leur état, mais, purement et simplement, de leur existence. Ils sont de l'esprit, et ils souffrent de la condition que la « civilisation » qui naît fait à l'esprit, une condition intenable. Ici s'ouvrirait un grave chapitre sur l'étouffement progressif des valeurs spirituelles par la rencontre de l'incompréhension où elles tom-

8. Il est vrai que dans le langage, plein de confusions, de l'auteur, « intellectualisme » signifie abus de l'usage vulgaire de l'intelligence.

9. Ainsi, pp. 1206-1207, sur le tympan d'Autun.

bent¹⁰ et de la misère. Misère des hommes qui gardent le sens et l'amour de ces valeurs, misère de l'État devenu le seul « mécène », pour tout laisser peu à peu tomber. D'insignes monuments, comme la basilique de Saint-Maximin, menacent ruine; combien d'églises croulent? La campagne que nous avons commencée après la Libération pour une « épuration » et une digne présentation des églises¹¹ est hors de saison quand c'est le sauvetage lui-même qu'il faut entreprendre. Mais les problèmes pratiques que pose un tel sauvetage nous dépassent. Il y faudrait une héroïque, une folle « croisade »¹². En sauvant les églises de pierre, elle réédifierait sans doute l'Église des âmes plus efficacement que beaucoup d'autres tentatives...

P.-R. R.



ANDRÉ VARAGNAC : *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Collection « Sciences d'Aujourd'hui ». Albin Michel, 1948.

Quiconque se préoccupe des expressions de la piété collective trouvera profit à lire ce livre qui pose de multiples problèmes. Au fond, ce sont les conditions humaines d'une renaissance liturgique et d'un véritable art sacré qu'il met en cause.

M. Varagnac est un des plus éminents folkloristes. Il n'étudie pas le folklore en s'intéressant seulement aux coutumes en elles-mêmes; il leur demande ce qu'elles nous apprennent sur l'homme. Or, il en est venu à constater la disparition récente

10. Incompréhension du grand public, mais aussi d'hommes qui devraient le guider avec sagesse. La fameuse *Charte d'Athènes*, exposé de principes adoptés par bien des urbanistes modernes, prévoit que l'on doit sauver quelques édifices anciens particulièrement remarquables, à titre documentaire... Le reste est condamné.

11. Notre brochure de 1945, envoyée alors aux curés français, *Le Prêtre, gardien d'un patrimoine sacré*; le numéro 3 de 1947 : « Le zèle de la Maison de Dieu ».

12. A l'automne de 1947, M. Henry de Ségogne, ancien commissaire général au Tourisme, vice-président de la Ligue Urbaine et Rurale, a publié dans *Arts* une série de remarquables articles sur les monuments historiques et leur grande misère. Nous recommandons une fois de plus (cf. *L'Art Sacré*, 1947, n° 1-2, p. 31) de soutenir la Ligue Urbaine et Rurale, qui intervient efficacement en bien des bas, et aussi la Sauvegarde de l'Art Français. Plus forts, ces deux organismes obtiendraient davantage encore.